

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI 19 JANVIER 1884.

No. 5.

LE
MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE
des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, . . . \$2.00
6 mois, 1.00
3 mois, 50
Le numéro, 10

Europe, 18 frs

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, . . . \$2.00
6 mois, 1.00
3 mois, 75
Le numéro, 5

Europe, 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GÉRANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 19 JANVIER 1884.

Composée spécialement pour le JOURNAL DU DIMANCHE.

LE BONHOMME HIVER

I

LA MÉDAILLE

Le bonhomme Hiver a mis ses parures,
Souples mocassins et casque bien clos,
Et, tout habillé de chaudes fourrures,
Au loin fait sonner gaiement ses grelots.

A ses cheveux blancs le givre étincelle ;
Son large manteau fait des plis bouffants :
Il a des jonets plein son escarcelle
Pour mettre au chevet des petits enfants.

Quand le soleil luit la neige est coquette ;
Moi et lumineux, son tapis attend
Le groupe rieur qui sur la raquette
Au flanc des côtes chemine en chantant.

Dans les soirs sereins, l'astre noctambule
Plaqué vaguement d'un reflet d'acier
La clochette d'or qui tintinnabule
Au harnais d'argent du fringant coursier.

Au feu du soleil ou des girandoles,
Emportée au vol de son patin clair,
Mainte patineuse, en ses courses folles,
Sylphe gracieux, fuit comme un éclair.

Un rayon là-bas aux vitres rougeois ;
L'on entend des sons d'orchestre lointain :
Ce sont ces deux sœurs, la danse et la joie,
Qui vont s'amuser jusques au matin.

Et dans l'azur vif baigné de lumière,
Spectacle charmant, aspect sans rival,
Aux toits de la ville et sur la chaumière
Flotte le drapeau du gai carnaval.

II

LE REVERS

Il fait froid. Regardez, sous le ciel lourd et morne,
S'envelopper de blanc les horizons sans borne.
Sur le flanc désolé des grands monts orageux,
Voyez plier au loit ces pins au front neigeux,
Faignant sous l'effort glacé des vents polaires.
Le fleuve gigantesque a de sourdes colères ;
Il gronde dans la nuit sauvage, et par moments
Tourmente la banquise avec des craquements
Qui remplissent d'horreur les grands déserts farou-

[ches.

L'hydre de la tempête ouvre toutes ses bouches ;
Et partout où l'hiver roule ses tourbillons,
Dans la plaine où l'autan creuse d'après sillons,
Dans la gorge profonde où sa course s'arrête,
Sur les sommets à pic dont la puissante arête
Déchire le nuage aux flancs déguenillés,
Au fond du bois qui tend ses longs bras dépouillés,
Au bord des lacs glacés dont le flot se lamente,
Elle sonne le noir clairon de la tourmente.

Et pendant ce temps-là, les pauvres, ces maudits,
Sans feu, souvent sans pain, souffrent dans leurs
[laudis :

LOUIS FRÉCHETTE.

CHRONIQUE

Seize ans ! Elle avait seize ans et elle s'est tuée !
Ceux qui ont été appelés à la juger ont été
éléments ; ils l'ont absout : ne soyons pas plus
sévères qu'eux. Seize ans, et renoncer à la
vie ! entrevoir en ces jours de soleil, de jeunesse
et d'amour un avenir tellement sombre qu'on
lui préfère la mort ! C'est à désespérer ceux
qui conservent encore, après bien des années
de souffrances et de luttés, quelques lueurs
d'espérance.

Seize ans ! Elle était belle, spirituelle, aimée
et riche ; et elle s'est tuée ! Pauvre enfant !
Ce n'est pas elle qui est coupable ; elle a suc-
combé au premier découragement qui a traversé
son existence, parce qu'elle n'avait pas en elle
les sentiments que l'on puise dans une éduca-
tion forte et saine. Cette mort, qui a eu
parmi nous un lugubre retentissement, est un
avertissement que bien des parents feront bien
d'écouter et de mettre à profit.

Mauvaise semaine décidément : suicide et lâ-
cheté sont à l'ordre du jour. Allons-nous voir
se continuer pendant longtemps encore cette
liste déjà trop longue des enfants abandonnés ;
allons-nous voir se renouveler de jour en jour
ces séries de martyrs amenés par la police de-
vant la justice.

Est-il sur terre, de crime, de lâcheté
plus grande que cet abandon, froidement
conçu et plus froidement exécuté encore, de
pauvres petits êtres, livrés sans défense à toutes
les difficultés, à toutes les âpretés, à toutes les
misères de la vie humaine ? Pour moi je vou-
drais que la justice fût sans pitié pour ces pa-
rents dénaturés ; qu'elle réservât pour eux ses
châtiments les plus sévères et qu'elle les traquât
sans trêve ni merci jusqu'au jour où elle les
aurait atteints et punis.

Mais je m'oublie ; mon rôle n'est pas celui
d'un justicier, surtout en plein carnaval, et je
dois laisser à d'autres le soin de moraliser les
masses.

Le carnaval, mot plein de gaieté et de
promesses joyeuses, dont le nom seul évoque,
pour moi, tout un monde de jeunesse et de
souvenirs lointains ! Où êtes-vous bonnes soirées
d'autrefois, soirées intimes, soirées de famille ?
Ou êtes-vous douces sauteries improvisées dont
la franche gaieté, la camaraderie et la bonne
humeur faisaient tous les frais ? Hélas ! vous
n'êtes plus, vous avez disparu avec cette civili-
sation d'un autre âge, qui a connu les diligen-
ces et les calèches ; vous avez reculé, dans votre
simplicité, devant ce supplice moderne qu'on
appelle le bal.

Le bal, c'est-à-dire la corvée, a remplacé la
joyeuse réunion d'autrefois. Le bal, c'est l'ex-
pression parfaite de notre société moderne,
brillante au dehors sombre au dedans. Le bal,
c'est l'ennui pour ceux qui le donnent et pour
ceux qui y vont ; c'est souvent l'effort que fait
un homme qui sombre pour relever son crédit
chancelant. Il faut briller, il faut avoir l'air
riche et heureux, alors qu'on a la mort dans
l'âme. Peu importe, sautons, rions, dansons ; à
demain les affaires sérieuses !

Demain c'est le quart-d'heure de Rabelais ;
c'est la note à payer ; c'est l'épicier, le glacier,
le fleuriste, le tapissier qui viennent en proces-
sion lugubre présenter leur note. Payez main-
tenant, payez pour votre ennui, pour celui de
vos invités ; payez pour votre orgueil, votre
désir de paraître et pour la poudre que vous
avez voulu jeter aux yeux de vos amis. Pour
moi, depuis que j'ai entendu dire à un fournis-
seur mécontent : " Tiens, M. X . . . donne une
soirée, il aurait pu m'inviter, car c'est moi qui
en fait les frais " ; j'ai peur, chaque fois que je
vais au bal, de dévorer les économies d'un hon-
nête créancier. C'est triste et peu engageant,
vous en conviendrez.

Pourquoi ne pas revenir aux bonnes habi-
tudes d'autrefois, pourquoi ne pas reprendre
ces jours de réception si gais, si familiers et

d'autant plus agréables qu'ils étaient sans prétention ? On arrangeait sa semaine, on savait les jours, les heures où les maisons hospitalières ouvraient leurs portes ; un brin de toilette suffisait, pas de dépenses exagérées ; si on était en nombre on organisait une petite soirée aux accords d'un simple piano, l'on se quittait content, heureux et sans note à payer le lendemain. Décidément le bon vieux temps avait du bon.

:

Une mode qui disparaît également c'est celle de ces promenades du samedi après-midi, faites sur la rue Notre-Dame et la rue St-Jacques. Cette coutume était charmante, et ce n'est pas sans regret que je la vois disparaître. On rencontrait dans ces promenades des amis que les affaires ou les plaisirs tenaient éloignés ; on y rencontrait par hasard, un hasard quelquefois cherché, l'ami avec lequel on était en froid ; on y cherchait la jeune fille qui devait être votre femme ; bref, c'était plutôt un lieu de réunion qu'une place publique. Reprenons bien vite cette habitude charmante qui nous forçait, au moins une fois par semaine, à sacrifier quelques-uns de nos goûts, et peut-être de nos vices, pour remplir nos devoirs d'hommes du monde. Il y a dans la vie autre chose que l'argent, cet argent auquel nous sacrifions tout et qui ne vaut pas le plus pâle des charmants sourires qu'on envoyait quelquefois, il y a longtemps de cela, à quelques-uns d'entre nous. Que ceux qui se souviennent de ces jours charmants essaient de les faire renaître, et si nos élégantes le veulent, leur tâche sera aussi facile qu'agréable.

:

Si une mode disparaît, une autre reparait. Etes-vous comme moi, amis lecteurs ? j'ai toujours eu une horreur profonde pour cette idée anglaise qui nous a donné l'enveloppe gommée. La cire était si sûre, si élégante et si parlante ! Le cachet était tout un poème que savaient écrire ceux qui avaient du cœur. Le cachet, mais c'était la pensée même de celui qui vous écrivait, qui s'offrait à vous bien avant que vous n'eussiez ouvert sa missive : c'était sa devise, ses armes ou quelque motto favori. Puis ce cachet, il vous disait clairement qu'aucune main profane ne s'était interposée entre celui qui l'avait posé et vous, et qu'il avait fidèlement veillé sur le secret qu'on lui avait donné en garde. Hélas ! l'enveloppe gommée est venue ; elle a répondu aux besoins du moment ; la poésie a tort, surtout lorsqu'elle s'attache aux choses matérielles et le cachet de cire a dû céder la place.

Mais toute médaille a son revers ; l'enveloppe gommée avait, comme une jolie femme, les défauts de ses qualités. Elle trompait son monde, laissait échapper facilement les secrets qu'elle renfermait et sa mauvaise foi pourrait bien lui coûter l'existence. En attendant, elle perd du terrain et la cire règne de nouveau ; le cachet est redevenu à la mode. Peut-être doit-on voir uniquement, dans ce retour aux choses du passé, le simple désir qu'ont quelques orgueilleux de

posséder un sceau ; d'exposer aux yeux de leurs amis une pierre finement gravée, portant fièrement quelque devise dont le sens même est ignoré. Peu importe la cause, j'en aime l'effet ; ne serait-ce que parce qu'il me rappelle l'époque déjà lointaine où l'empreinte d'une bague mignonne scella la lettre qui décida du bonheur de ma vie.

FERNAND.

LE JOUR DE L'AN DANS LE CIEL.

A MES TROIS PETITES AMIES, HÉVA, CONSTANCE
ET MARIE-PAULE.

Cet article devait être publié dans notre premier numéro de janvier. L'auteur nous l'avait adressé quelques jours avant les fêtes. Par une erreur que nous ne pouvons nous expliquer, cet article est allé se promener dans quelques bureaux de poste des Etats-Unis et ne nous est revenu que lundi dernier. Nos lecteurs nous tiendront compte, nous l'espérons, de ce retard involontaire de notre part.

Au ciel il ne fait ni jour ni nuit. Dans cet heureux séjour luit constamment une splendide lumière faite de toutes les aurores que le bon Dieu garde en réserve pour nous les dispenser une à une, de tous les rayons que nous verse journellement sa munificence sans jamais en épuiser le trésor, et de tous les astres éblouissants qui lui restent à semer encore dans les espaces azurés.

A la vérité, tout cela serait bien insuffisant pour éclairer l'immensité du Cielste royaume, si la toute Puissance du Créateur lui-même ne l'illuminait d'un divin et suave reflet devant lequel le soleil pâlit.

:

C'est bien beau le paradis !..... C'est si beau, si beau, que les hommes n'osent pas essayer de le décrire !

Pourtant, à certains moments, paraît-il, le ciel retentit d'harmonies inaccoutumées et semble encore, si c'est possible, rayonner de clartés plus magnifiques. Le jour de Noël, par exemple, c'est grand gala assure-t-on.

Je vais vous dire ce qui m'est arrivé, à travers les nuages des enivrants échos de ces fêtes.

:

Les lyres d'or des Séraphins vibraient encore des accents du beau concert de Noël.

Déjà les élus les plus anciens — semblables aux bons vieux serviteurs qui ne s'attardent jamais dans l'accomplissement d'un devoir — se relevant de leur longue adoration aux pieds de l'Enfant-Jésus, dont c'était la fête spéciale, songeaient à retourner à leurs postes respectifs.

Saint Pierre regagnait sa loge de concierge d'un pas alerte. (On sait qu'au ciel, le grand âge n'est pas un fardeau.)

Sainte Cécile, qui s'était particulièrement surpassée par des élans d'extatique inspiration, remettait sa harpe dans son riche étui.

Les petits anges folâtres reprenant leurs jeux, se poursuivaient en agitant leurs ailes blanches, jusqu'au près de la belle Vierge qui souriait à leurs ébats, et sous la surveillance du grand Maître des angéliques légions, Saint Michel.

Le vainqueur de Satan conservait l'allure formidable qui convient à un héros guerrier. Il n'effrayait pas cependant, avec son grand glaive — celui précisément qui lui servit dans son fameux combat avec Satan — ces petits soldats de son armée ; quelques-uns d'entre eux se réfugiaient jusque dans les plis de ses

ailes pour échapper aux espions assauts de leurs frères.

:

— Ah maintenant ! disait à d'autres bienheureux un beau vieillard, il me faut songer à mes enfants de là-bas !

Savez-vous qui appelait ainsi ce beau vieillard ? et soupçonnez-vous un peu qui il pouvait être lui-même ?

Ce vénérable personnage n'était autre que le fameux *Santa Claus*. Et ses enfants ?..... C'était vous, c'était toutes les fillettes sages qui ont mérité des étrennes.

:

Mes chères amies, je ne voudrais pas être obligée de vous énumérer toutes les choses inouïes, renfermées dans le magasin aux étrennes dont notre vieil ami avait la charge.

Cela me prendrait bien plus de temps qu'il ne lui en fallut pour les verser toutes dans ses énormes sacs.

:

Vous savez les superbes carrosses que les fées d'autrefois faisaient surgir de modestes citrouilles, et les toilettes magiques qu'elles donnaient à leurs filleules !..... Vous avez vu dans l'histoire de Cendrillon de quels adorables bijoux ces mystiques dames couvraient leurs protégées ?..... Eh bien ! tout cela n'était rien à comparer au riche bagage de *Santa Claus*.

Songez-y ! Il y avait là de quoi réjouir tout un univers de petits enfants !

:

Quand le messager de la bienfaisance divine traversait le ciel, courbé sous le poids de ses trésors, pour aller prendre congé du souverain Maître et recueillir ses instructions, le bruyant cortège des anges s'arrêtait pour le regarder passer.

Il se trouvait même des élus qui avaient été d'austères pénitents sur la terre, et qui s'amusaient naïvement à examiner ses délicieux bibelots.

Saint Jérôme, par exemple, et d'autres saints qui ont toujours vécu dans le désert, et qui n'avaient jamais vu de joujoux, s'extasiaient littéralement devant tous ces chefs-d'œuvre de la paternelle libéralité du bon Dieu.

:

— Il y en a pour tout le monde ? demanda le Petit-Jésus. Mes enfants seront tous heureux ?

Santa Claus le croyait bien.

Il partit donc avec une troupe d'anges.

Ces anges sont pour le servir dans sa charitable tournée. Ils se glissent doucement à l'intérieur des maisons, et déposent dans les mignons souliers l'envoi du divin Ami de l'enfance.

Cela exempte de la peine au bon vieillard et abrège la besogne. Il a tant de chemin à faire dans une nuit !

:

La céleste délégation était de retour au paradis avant que fussent tendus dans le firmament les voiles mordorés du matin. Le cortège, en arrivant, alla se prosterner devant la divine Majesté.

Cependant, *Santa Claus* n'avait pas, comme d'habitude, ce sourire content que donnent la satisfaction du devoir accompli et la certitude d'avoir fait des heureux.

Le Petit-Jésus, que la Sainte-Vierge berçait dans un lit tout orné de diamants, tandis qu'elle chantait doucement de sa voix qui ravit le ciel,

le Petit-Jésus avait remarqué cela tout de suite :

—Les présents ont-ils donc manqué ? Qui n'est pas satisfait ?

Le bon *Santa Claus* raconta alors ceci :

Mon travail était achevé sur la terre, dit-il. Je remontais lentement vers ce céleste séjour en jetant sur l'univers un dernier coup d'œil, pour m'assurer que personne n'avait été oublié. Je disais en me réjouissant, à mes compagnons :

—Là, nul ne pleurera demain ! les prières enfantines que notre bon Père aime tant, monteront vers Lui, reconnaissantes, chaudes et pleines d'amour !..... Mais soudain..... j'aperçus, dans un des coins obscurs et déserts d'une grande ville, quelqu'un... une enfant ! seule, glacée, perdue dans la nuit noire ! Elle tremblait de frayeur, elle se mourrait de faim, de misère et de désespoir ! La pauvre mignonne répétait tout bas, pendant que ses grands yeux désolés regardaient le ciel et que ses petits membres grelottaient :— Mon Dieu, qui avez pitié des enfants délaissés !..... Ma Mère qui êtes là-haut, voyez-moi..... j'ai froid, il fait noir, j'ai bien peur !..... Elle étouffait ses sanglots de crainte d'attirer les affreux passants de la nuit.

Que faire pour la consoler !.....

Je me mis à chercher dans tous mes sacs, espérant y trouver quelque objet oublié..... mais hélas !..... rien, tout était épuisé.

Et d'ailleurs, qu'auraient pu des jouets devant cette détresse que Vous seul, Puissant et généreux Jésus, pouvez guérir par un miracle. J'aurais pensé à cela tout de suite, n'eût été l'émotion qui troublait mes idées.

Après un moment de réflexion, j'en voyai près d'elle un de mes anges, lui enjoignant d'en avoir bien soin tandis que je viendrais vous supplier de la secourir.

Le Père Éternel qui, de son trône resplendissant avait tout entendu, dit :

—J'ai vu les larmes de cette enfant. J'ai entendu le cri de sa douleur et de sa confiante prière !

Voici ce qui s'était passé tandis que *Santa Claus* parlait :

Sur un signe du Tout-Puissant, un ange était aussitôt venu se prosterner pour recevoir ses ordres.

Ce prince de la cour céleste était le plus beau des séraphins.

Un rayon de la souveraine bonté de Dieu—celui de sa miséricorde—se reflétait en lui.

A son front brillait un incomparable diadème où était incrusté en lettres formées de l'or des astres, le beau, le grand mot—DÉLIVRANCE.

Va ! lui avait dit le Dieu généreux et tendre, va briser les liens qui retiennent sur la terre cette chère âme martyre !

A cette injonction, le messager obéissant se leva et partit.

Il n'objecta pas qu'il faisait bien noir là-bas et que le lieu où gisait la pauvre lui était inconnu.

—La divine Providence pourvoit et veille à tout ! Telle était sa pensée.

Il déploya ses grandes ailes plus lisses et plus blanches que celles des cygnes et descendit à travers les couches bleu sombre des espaces, effleurant les mondes sans s'y arrêter, et laissant après lui dans les ombres du firmament une longue traînée lumineuse.

Les savants terrestres dirent :

C'est un admirable météore !

L'ange de Dieu, lui, qui soutenait la petite

agonisante, souffla à son oreille : Courage ! Voici la délivrance !

Quand l'envoyé de l'infinie miséricorde fut arrivé dans la grande ville obscure et silencieuse, un phare, épanchant une douce lueur, semblable aux rayons caressants de la lune, parut au ciel et lui montra sur le sol dur et glacé, la belle enfant à genoux, suppliante, les mains élevées en une muette prière.....

Il enleva son âme et remonta avec elle au Paradis.

Là, elle reçut la belle couronne des élus et la glorieuse palme du martyr !

Là, elle oublia toutes ses souffrances aux pieds de Dieu, auprès de la tendre Vierge et de sa mère de la terre, qu'elle retrouvait là-haut !

Elle fut tout de suite amie avec les petits anges qui, pour jouir de son naïf ravissement, se plaisaient à lui montrer toutes les merveilleuses splendeurs du ciel.

Quand elle alla baiser les pieds du Petit-Jésus, le divin Enfant lui demanda avec un doux sourire :

—Regrettes-tu ton jour de l'an de la terre ma petite amie ?

Des larmes de bonheur et de reconnaissance répondirent pour elle.

Le lendemain, les passants trouvèrent sur la rue un petit cadavre froid et rigide.

—Pauvre, pauvre enfant ! murmuraient-ils dans leur pitié ! Mais elle, au sein de la félicité et de l'extase des cieux, disait aussi :

Pauvres, pauvres mortels !

JOSEPHTE.

QUI DONNE AUX PAUVRES DONNE A DIEU

La froide nuit d'hiver s'est abattue sur la ville.

Pas une étoile ne brille à la coupole du ciel, la neige croule à flots, et la rafale hurle sur l'angle des toits.

Au dehors tout est sombre et morne, mais au logis—au logis bien clos—tout est lumière et joie.

Dans les salons ambrés la musique du bal verse ses suaves mélodies, et sur le parquet ruisselant des feux des girandoles, le quadrille déroule ses gracieux réseaux, la valse emporte dans ses bras voluptueux les couples enivrés.

O candides jeunes filles, abandonnez-vous, en ce moment, à vos rêves, chantez, riez, dansez, foulez à vos pieds les roses, savourez les parfums de votre fleur virginale, car elle ne dure qu'un jour !

O fiers adolescents, jouissez de votre printemps, jouissez de votre jeunesse, car l'âge du bonheur est si vite passé.

Jeunes et vieux, livrez-vous à toute la joie possible, car cette soirée va être bien courte . . .

Mais quoi ! l'orchestre s'est tu, la fête est déjà finie, et vous vous préparez à quitter la salle où vous venez à peine d'entrer . . .

Le bal est enterré. Cavaliers et danseuses,
Sur la tombe du bal jetez à pleines mains
Vos colliers défilés, vos parures soyeuses,
Vos blancs camélias et vos pâles jasmins.

Mais avant que vous partiez, écoutez une voix qui vous parle de la rue

Riches, que le bonheur caresse entre ses mains, vous qui tissez tous vos jours avec des rayons, avez-vous jamais entendu dans les rumeurs du vent glacé du soir les sanglots du pauvre qui regagne en tremblant son logis ?

Avez-vous, en sortant de quelque bal, heurté du pied le corps de quelque vieillard en cheveux blancs, couché sur le trottoir, à moitié mort de froid ?

En passant sur nos places publiques, entraînés par des coursiers qui rongent des mors d'argent, avez-vous vu courir derrière vous quelque enfant que la faim rend farouche ? L'avez-vous vu porter à sa bouche du pain ramassé dans nos fanges ?

Avez-vous vu sur le seuil de vos portes des femmes en haillons tendre vers vous leurs bras bleuis et décharnés ? Avez-vous remarqué leur désespoir en voulant étouffer à leur sein tari les pleurs de leurs nouveau-nés ?

Êtes-vous entrés dans un taudis où l'on voit fuir la jeune fille hontense de sa nudité ?

Vous avez peut-être été témoins de ces scènes, vous avez vu pleurer sur votre seuil un enfant, un vieillard, une mère, mais dans votre bonheur, vous n'avez pas compris les horreurs de la faim, vous n'avez pas compris les angoisses de tous ces cœurs endoloris.

Pour vous, l'hiver c'est la saison des fêtes splendides, c'est un banquet sans fin où vos lèvres boivent à longs flots l'enivrement, et pendant que dans vos demeures l'âtre flamboie toujours, pendant que vous savourez les mets les plus délicieux, vous ne pouvez pas savoir comme le pauvre souffre dans son réduit ouvert à tous les vents, combien est amer le pain mangé par l'indigence !

Pour le riche l'hiver c'est la joie, pour le pauvre le désespoir !

L'hiver, hélas ! c'est Dieu qui dort,
C'est la faim livide et amaigrie
Qui tremble auprès du foyer mort.

Heureux du monde, continuez à vous amuser, mais songez parfois aux parias de la famille humaine.

Songez aux pauvres et faites l'aumône.

Donnez à l'orphelin, donnez au vieillard, donnez à la veuve, donnez à l'infirme, donnez à tous ceux qui souffrent, donnez même au méchant.

Donnez !

Faites le tour des misères cachées, entrez dans les greniers, et faites y tomber un rayon d'espérance !

Donnez, et quand vous frapperez, un jour, à la porte du ciel, vous trouverez quelque pauvre que vous aurez secouru qui viendra au-devant de vous.....

La veille du jour de l'an, je passais seul sur

la rue Notre-Dame. La foule allait et venait, affluait et refluait, et les promeneurs oisifs, drapés dans leurs chaudes fourrures, traînaient le pas devant les vitrines où s'étaient les choses les plus luxueuses.

Parmi la foule j'aperçus un petit garçon, grelottant sous des haillons, arrêté devant la vitrine d'un marchand de joujoux.

Il était là en extase, dévorant du regard les babioles sans nombre qu'il avait devant lui.

Les hochets le fascinaient, et je le vis coller son front à la glace de la vitrine.

Parfois il dressait fièrement la tête, et sa lèvre ébauchait un sourire.

Tout à coup une grande dame parut, tenant dans sa main la main d'une petite fille rose.

Elle entra chez le marchand de jouets.

Un instant après la petite fille rose sortit sautant et gambadant, avec une grosse poupée dans les bras.

En apercevant la poupée, le petit pauvre s'avança pour la contempler de plus près, mais la petite riche fit deux pas en arrière, et serra sa poupée contre sa mère, comme si elle eût craint que l'enfant en haillons vint à la lui arracher.

Le petit garçon suivit des yeux la poupée qui s'en allait, et je vis une grosse larme couler sur sa joue.

Cette larme me remua profondément, et, pris de pitié, je glissai quelques sous dans la main du mioche.

Je crus qu'il allait entrer s'acheter avec ses sous un pantin quelconque, mais, fou de joie, sans me remercier, il prit ses jambes à son cou, pour aller probablement porter sa fortune à sa mère.

Et je m'éloignai de la vitrine, la tête baissée, le cœur gros, songeant à ceux qui à ce moment souffrent de la faim et du froid, et, rendu à ma chambre, j'écrivis cette causerie pour demander aux riches de ne pas oublier les pauvres.

AUGUSTE VERGER.

CAUSERIE

Il y a six ans j'étais à Alger, en plein hiver; le ciel était bleu, la mer était bleue. Cet hiver me fit l'effet d'un printemps. On mettait bien son pardessus pour aller entendre la musique des zouaves, sur la place du Gouvernement, mais c'était pour faire comme les autres, histoire de mode! Les petits arabes gambadaient autour de nous, les pieds nus, le corps presque nu, la tête rasée; par contre, les chefs arabes se promenaient gravement avec leurs grands burnous blancs et suaient sous leurs flanelles. Drôle d'hiver! Les orangers avaient des fruits, les jardins exhalaient leurs senteurs et l'ombre était rare! Les anglais—il y a des anglais partout—prenaient le café en plein air, à la porte des endroits à la mode et comparaient, avec leur flegme habituel, la vapeur qui s'échappait des tasses aux brouillardés de Londres. J'ai

conservé un bon souvenir de mon hiver à Alger.

De l'autre côté de l'eau, à Nice—où plusieurs canadiens sont allés mourir—c'est la même chose, moins les arabes. Le soleil est tout aussi chaud, l'herbe aussi rare; la poussière est d'une qualité supérieure. C'est à Nice que l'anglais riche, mais qui dépense plus que ses revenus, vient refaire son budget de l'année. Tout en dépensant largement il économise, car la saison d'hiver lui coûterait plus cher. Là, bien que les poitrinaires absorbent pas mal de rayons de soleil, il en reste encore assez pour les gens en bonne santé et la vie marche à toute vapeur—comme les enterrements! j'ai encore conservé un bon souvenir de ma saison à Nice.

Qui ne connaît pas Londres, la ville noire? L'aspect en est triste et sombre. L'été on y voit quelquefois le soleil, en automne on le devine, et l'hiver?... L'hiver on a le gaz! Les blondes anglaises, à la peau rose et satinée, n'aiment pas le soleil. Ce grand gourmand ne fait qu'un déjeuner de ces beautés éphémères! Mais au gaz, voyez-les comme elles sont belles! leurs cheveux d'or scintillent, leurs joues paraissent plus fraîches, leurs yeux plus brillants. Malheureusement l'hiver n'est pas la saison à Londres; donc, pas de gaité au dedans, et au dehors comme tout est triste! Toujours une pluie fine qui fait la fortune des marchands de parapluies; les parcs sont déserts, le terrain est détrempé et dans les ruisseaux des rues, devenus de véritables petits torrents, que d'irlandaises noyées! Je n'aime pas l'hiver à Londres.

Vous allez dire que j'ai gardé Paris pour la bonne bouche; vous verrez plus loin que vous vous trompez. Paris, l'hiver, avec tous ses théâtres bondés de spectateurs, avec toutes ses soirées dansantes, ses bals masqués, ses cafés-concerts, ses restaurants à la mode, ses boulevards à éclairage féérique, est une ville vraiment fascinante. Mais la nature y est bien en deuil et pleure toutes ses larmes. Toujours de la pluie. Le granit des trottoirs reste constamment noirci par l'eau, ce qui fait ressortir l'éclatante blancheur du jupon de la parisienne! Tout compte fait, j'aime bien l'hiver de Paris.

Passons au bon morceau et que j'ai gardé pour la fin: l'hiver canadien. Ah! vive notre hiver! vive la neige! qu'elle tombe lentement, en gros flocons ou qu'elle tourbillonne, vite qu'elle nous donne ce blanc tapis que nous attendons tous avec impatience et pars traîneau!

Pars traîneau avec la belle voyageuse qui disparaît sous ses fourrures! Fais sonner joyeusement tes clochettes! Plus le but est lointain, plus le plaisir sera grand. Voyez-les: ils sont deux; bien sûr ce sont des tourtereaux qui veulent roucouler tous leurs chants d'amour. Le cheval dévore l'espace, et la grande peau de

bison à l'arrière est soulevée par le vent. Lui, murmure de douces paroles; elle, baisse ses beaux yeux et l'écoute.... et les mèches folles de ses cheveux noirs, qui s'échappent de sa mignonne toque, voltigent et lui donnent un petit air mutin.... Heures charmantes, pourquoi fuyez-vous si vite?

Et puis, c'est le patinage, les glissades vertigineuses en traînes sauvages, les longues promenades à travers les champs, la raquette au pied. Que de plaisirs la nature ne nous offre-t-elle pas? Allez donc parler à un parisien de courses de chevaux sur la glace, et si vous voulez lui faire ouvrir de grands yeux, racontez-lui que sur notre Saint-Laurent gelé on fait passer des locomotives remorquant des trains entiers.

Oui, vive notre hiver qui rend nos canadiennes si jolies! Admirez-les quand elles passent comme des reines! Que voit-on émerger? des fourrures! rien que du rose: un petit nez rose et deux joues roses! quelle fraîcheur! Dites-moi ne sont-elles pas jolies à croquer? Et certes, le *New York Times* avait raison, l'année dernière, de les donner comme exemples de santé et de fraîcheur aux pâles misses de sa ville!

A Montréal, nous avons ajouté depuis l'année dernière un ornement à notre hiver: je veux parler du Carnaval. Le programme en est fort attrayant et sera bien goûté. On nous annonce déjà la visite, à cette occasion, du millionnaire Vanderbilt, ce fil-de-commodore, qui a reçu de son père le don d'éviter tous les écueils; de Wiman, ce canadien philanthrope, qui autrefois simple petit marchand de journaux à Toronto est maintenant un des plus gros capitalistes de New-York, et de beaucoup d'autres. Pendant six jours GREAT ATTRACTION et grandes réjouissances!

Il me semble cependant que le programme de ce carnaval n'est pas complet; j'aurais voulu voir défiler dans nos rues une belle cavalcade historique. Comme le peuple aurait battu des mains! A Paris, il était d'usage, il y a quelques années, de promener un bœuf gras dans les rues; les bouchers de la grande ville faisaient bien les choses, le *Cortège du Bœuf-Gras* était vraiment splendide. Pourquoi ne pas le faire ici? Pourquoi ne pas donner son apothéose à ce dieu de la bonne chair et de la bonne chère? Nous sommes tous des gourmands en attendant que nous devenions des gourmets—ce qui ne tardera pas—la promenade du bœuf gras aurait donc sa raison d'être chez nous. Mais j'ai bien peur que nous attendions longtemps.

Nous n'aurons pas le bœuf Apis
Tant pis!

Comme conclusion, la palme reste à l'hiver canadien, à l'hiver de Montréal surtout, avec tous ses plaisirs, ses beautés et toutes ses tentations! Oui, notre hiver est beau, mais comme le printemps est beau aussi avec sa petite pâquerette!

TOUCHATOUT.

LA FORGE

J'ai vécu une année chez un forgeron, une année de convalescence; j'avais perdu mon cœur et mes forces; j'étais parti devant moi, cherchant un coin de paix et de travail où je puisse me reconquérir. C'est ainsi qu'un soir je fus attiré vers une forge isolée, toute flamboyante, plantée de travers au carrefour des quatre chemins. Au milieu de la douceur du crépuscule, la cadence des marteaux sonnait à une demi-lieue, semblable au galop rapproché de quelque régiment de fer, et dans la clarté, l'ébranlement de ce tonnerre des marteaux, je me suis arrêté, consolé déjà à voir ce travail, à regarder ces mains d'homme tordre et aplatir les barres rouges.

Tandis que le fils du forgeron, un beau gars de vingt ans, tenait le fer enflammé au bout de la pince, et tapait de son côté, le marteau, dans un cercle régulier, emportait des étincelles; derrière lui un éclair. C'était (la demoiselle) * à laquelle le forgeron donnait le branlement à deux mains (la demoiselle), une masse pesant vingt-cinq livres, une terrible fillette qui, seul, le maître de forge pouvait mettre en danse, les deux grandes ombres du père et du fils s'allongeaient dans les coins confus de la forge, une flamme saignante coulait jusqu'à terre, puis l'incendie pâlit, le forgeron s'arrêtait, la sueur au front qu'il n'essuyait même pas.

J'entendais le soufflet de ses côtes encore ébranlées dans le grondement du soufflet que son fils tirait, d'un mouvement cadencé.

Le soir, je couchais chez le forgeron; enfin j'y suis resté six mois, et j'en emportai de la santé, plein le sang et de l'espoir plein mon cœur.

Le matin je me levais à 9 heures, jeté du lit par l'intrépide (demoiselle) qui semblait me traiter de sainéant de sa grosse voix d'airain.

Quand je descendais, le père préparait la besogne du jour et je l'aidais à remuer ses ferrailles, honteux que j'étais de n'avoir su jusque là, que remuer ma plume. Nous prenions tous les matins le vin blanc; il m'est arrivé, étant fasciné par ce travail immense, de m'oublier des jours entiers à la forge. Cette lutte continue de l'homme contre le fer brut passionnait tout mon être, comme un drame puissant.

L'hiver, le forgeron riait de son grand rire et me disait qu'il faisait bon chez lui, et l'été il laissait la porte ouverte, l'odeur des foins se mariait à l'âpre senteur du métal.

Au plus fort de l'ouvrage, lorsque le forgeron rugissait et que j'entendais le fer rouge craquer sous les bords des marteaux endiablés, j'avais une fièvre de géant dans les poignets, il me semblait que d'un coup de plume j'aurais pu aplatir le monde. C'est là, dans la forge, au milieu des charrires, que j'ai compris les bienfaits du travail, la grandeur de la lutte et la vie du peuple.....

Celui-là, c'est le vrai peuple, aussi tendre dans les joies de la famille, aussi attendri par les premiers bégalements de son dernier né

que conscient dans sa force, aussi terrible dans ses colères que sublime dans ses dévouements. L. Fréchette a donné dans des vers admirables la vraie note de l'héroïsme de l'ouvrier. Avec quelle grandeur, dans la simplicité du langage, n'a-t-il pas retracé cette scène, où un forgeron de St-Sauveur entraîne derrière lui une multitude et vient offrir au consul un bataillon de volontaires pour aller là-bas, défendre la France, l'autre grande patrie opprimée!

En lisant ces vers, qui donc pourrait rester insensible devant le sacrifice du forgeron Duquet?

F. Coppée, dans sa *grève des forgerons*, a peint le peuple honnête, mais entraîné par les mauvais conseils, par l'effet de la solidarité de l'atelier, à s'exposer au plus horrible des supplices, la *grève*, supplice poignant pour le brave forgeron.

F. Coppée a peint un grand drame du travail. Fréchette a chanté l'héroïsme dont l'ouvrier, ce robuste enfant, est capable, quand la patrie est en danger!

TOP.

* La masse à frapper devant (terme de forgeron).

LA MAISON VIDE.

SCÈNE DE LA VIE PARISIENNE.

(Suite.)

Comme il avait toujours été heureux à cette table, et quelle folie l'avait saisi de la quitter! Leurs déjeuners si tranquilles où ils se servaient eux-mêmes, et après le dîner, ces douces causeries, où elle mettait toujours quelque chose de sa distinction et de son élégance!

Il avait été là le maître et le mari. Quelquefois, il aurait voulu plus d'abandon et lui avait reproché de lui parler avec cérémonie. Aujourd'hui, ce souvenir lui paraissait délicieux, et le sourire discret qu'ils échangeaient quand les domestiques avaient le dos tourné, la plus enviable des familiarités; et sa main blanche, qu'elle lui tendait parfois à travers la table en l'appelant enfant, la plus exquise des caresses. Il était repu de baisers qui ne se cachaient point, de tutoiements et d'adoration bruyante.

Sa femme, sa chère femme, avec quelle gravité douce elle présidait là en petite reine! Son œil à tout, le voulant content, flattant ses goûts d'enfant gâté, et, au dessert, lui pelant ses fruits, lui cassant ses noisettes... Tous les détails insignifiants lui revenaient maintenant à l'esprit; il lui semblait qu'il n'avait jamais bien goûté ces mille bonheurs... c'était peut-être qu'il n'avait jamais pensé que ce fussent là des bonheurs!

C'était dans cette pièce que, depuis longtemps, elle prenait si souvent ses repas solitaires. Son tour était venu. La mesure était comble!

Il ouvrit le salon. Là aussi, des apprêts discrets disaient qu'on attendait quelqu'un. Une douce odeur, mélangés de roses et d'iris lui rappela sa Laure avec une intensité nouvelle! C'était dans cette pièce qu'elle vivait habituellement, là que s'écoulait sa vie.

Ce salon, vingt fois dans son esprit, il l'avait trouvé guindé, et, ce soir-là, il y reposa ses yeux qui, depuis trois jours, ne s'ouvraient que sur une accumulation de peluches, de velours, de chinoïseries et de tableaux. Le salon de Laure n'était pas encombré. Un meuble Louis

XVI en bois doré, couvert de soie claire, était rangé avec une certaine symétrie, un petit canapé au dos arrondi, à la boiserie blanche, celui-là, était au coin de la cheminée; c'était la place accoutumée de la maîtresse du lieu. Deux coussins de soie blanche brodés de fleurs pâles s'accoudaient dans un coin. Contre la cheminée, à côté de ce canapé, un petit bureau ouvert laissait voir dans le renfoncement deux ou trois miniatures posées là pour être tout près des yeux. Une autre table, à main droite, portait des livres favoris, les bibelots aimés et une grande corbeille basse ouverte, laissait voir les ouvrages soigneusement roulés, prêts à être pris en main. Une brassière de pauvre, de cet ouvrage qu'on peut faire quand l'esprit est bien loin, traînait à terre; il la ramassa et la baisa... Elle avait roulé sur la grande peau d'ours blanc qui s'étendait dans le foyer. C'était sur cette peau que, dans ses jours de folie, il aimait à s'asseoir autrefois aux pieds de sa femme, lui arrachant son ouvrage des mains ou, d'autres fois—souvenir plus cher encore—contemplant ainsi ses nouveaux-nés, qu'elle tenait bercés entre ses bras...

Il regarda autour de lui, comme s'il voyait tout cela pour la première fois. La grande pendule surmontée d'une figure du Temps et, de chaque côté, deux statuettes d'enfants en marbre blanc, comme les divinités lares de ce foyer. Il y avait des fleurs fraîches partout, comme dans les jours heureux, et une branche de lilas blanc baignait dans un vase qu'il lui avait donné avec son bouquet de fiançailles... en lilas blanc!... Qu'on était bien là!... Deux de leurs grand'mères souriaient sur les murs dans l'éclat de leur prime jeunesse, disparue depuis longtemps. Partout des témoignages d'une existence qui a eu une veille et qui aura un lendemain. Dans la vitrine où Laura accumulait ses petits trésors, tous les riens avaient une histoire, un souvenir, souvent une larme qui s'y rattachaient. Les deux lampes voilées faisaient, avec le feu bien brillant, une clarté pleine de joie. Tout vivait dans cette pièce où la femme qui s'était envolée avait laissé comme une partie de son âme. Il la voyait devant lui, ou lieant, ou travaillant, ou allant ci et là, rangeant ses fleurs, ses portraits, ses chers petits Saxe. Tout était lumineux comme elle-même, sans désordre, ni empiètement, ni confusion. Elle aimait chaque objet; tout lui avait été soigné et soigné, depuis les rideaux vert-pâle des fenêtres se relevant sur de seconds rideaux de soie brochée à petites rayures roses, jusqu'au coussin de pied, qu'elle avait brodé elle-même. Que d'heures charmantes il avait passées dans cette pièce! Quels êtres aimés—et dont il était chéri—s'y étaient trouvés réunis! ses parents, sa jeune femme, ses enfants! Tout lui criait leur tendresse, leur dévouement et son ingratitude. Ah! s'il était arrivé une heure plus tôt! Elle serait là doucement émue, lui pardonnant, l'aimant encore...

Que c'était donc doux un chez soi, et quel bonheur sans pareil que d'y avoir une femme fidèle et bonne, et des enfants vivant comme des fleurs! Cette chambre nuptiale qu'il fuyait comme un lâche et un fou, il n'osait plus en franchir le seuil tant l'émotion lui serrait le cœur. Il fit un effort et s'y trouva! Nulle lumière sauf celle du feu, un air tiède et embaumé, un silence complet. Il fit quelques pas sur l'épais tapis, puis vaincu, le cœur étouffé il tomba à genoux au pied du lit et baisa la courtépointe de soie blanche. Le lit était défait pour la nuit, les draps fins exhalaient un parfum d'héliotrope, mais si doux qu'on le devinait plutôt qu'on ne le respirait. Il se cacha la tête dans ces draps et pleura. Sur un lit de repos, la toi-

lette de nuit de Laure était préparée il vit là tout le luxe discret et chaste qui aime timidement, comme toute vraie femme, et qui cependant veut plaire. Il baisa cette fine toile, ces dentelles vaporeuses, et la robe de soie blanche toute ouatée, et parfumée à l'iris vrai calice de fleur. Cette chambre était fière et discrète comme celle qui l'habitait; des tapisseries au mur; près du lit, avec la croix, les images amies, parents, époux, enfants, tous là comme des anges gardiens. Il vit un portrait de lui-même, enfant, chère relique que sa mère avait cédée à Laure.

Qu'étaient les autres plaisirs à côté des joies qui l'attendaient toujours là ! Les deux grandes bergères étaient de chaque côté du feu; mais combien de fois il avait attiré sa femme à lui et la faisant blottir à son côté, l'avait tenue là, le visage caché contre son épaule, les cheveux dénoués dans l'abandon délicieux et un peu craintif d'une créature jeune et chaste. Tant que cette chambre avait été son paradis, qu'il avait été heureux, qu'il aimait la voir dormir, se réveillant pour lui sourire !

Elle avait été là, elle n'y était plus, et l'idée qu'elle n'y reviendrait jamais lui était atroce. Il maudit sa faute stupide, et, avec une colère sauvage, arracha la fleur qu'il portait au revers de l'habit, cette fleur qui lui avait été mise deux heures auparavant, par des mains qu'il baisait et la jeta au feu.

Il ne pouvait s'arracher de là; il écoutait le tic-tac de la pendule, il regardait les aiguilles, se disant machinalement que sa femme s'éloignait, qu'elle s'éloignait toujours, que l'affront avait été affreux, et que le pardon ne viendrait jamais. Il regardait toujours cette aiguille qui avançait, puis ses yeux en se baissant rencontrèrent un cadre entouré de perles, et dans ce cadre des cheveux blonds, des souvenirs de bébés, et une mèche brune, une mèche de ses cheveux, et tout d'un coup, il espéra encore.

Il passa chez lui pour ôter ses odieux habits de fête; on l'attendait; son feu pétillait et, raffinement destiné à le faire sourire, mais qui lui fit se frapper le front dans sa colère contre lui-même, une pipe, une des pipes détestées était sur sa table à écrire, toute bourrée, et les allumettes à côté bien en évidence !

Ce sont ces misères-là qui font la vie heureuse au misérable, et il sentit que la sienne ne pouvait plus être que l'une ou l'autre; il prit une photographie, la regarda, la baisa longuement, et se jura d'obtenir son pardon; il n'attendrait plus, il irait lui-même l'implorer de revenir, il la ramènerait avec un triomphe plus délicieux encore, plus plein d'angoisse que celui qu'il avait éprouvé, alors qu'il l'avait amenée épouse de quelques heures sous son toit.

Et elle pendant ce temps là ?... Elle allait dans la nuit, regardait la pluie tomber à travers les vitres du wagon, heureuse que ce fut l'hiver, le cœur comme mort, sauf quand de temps en temps, un cri d'enfant y faisait remonter la vie, et avec la vie, l'amour et une nouvelle souffrance.

A minuit elle débarqua à E., lasse, brisée, se cachant le visage. La voiture de ses parents l'attendait.

— Une dépêche arrivée pour madame il y a une heure lui dit-on.

— Une dépêche pour moi ?

— Le gaz vacillait, elle voyait mal. Un homme d'équipe, à moitié endormi, éleva sa lampe, et à cette lueur mourante elle lut :

« Chère femme, j'arrive à E. cette nuit à quatre heures. »

« RAOUL. »

Elle a compris, et étouffant son émotion, déjà

soucieuse de défendre la dignité commune devant d'autres :

— « Mes parents dit-elle, vous ont-ils donné ordre de revenir au train de nuit ? A quatre heures, n'y manquez pas ! » X.

LA SCIENCE A L'ECHAFAUD

(Suite.)

« Ah ! murmura La Pommerais devenu blafard mais avec un résolu sourire—Ah !... je commence à comprendre... Au fait, les suppliciés ont déjà révélé le phénomène de la digestion, nous dit Michelot. Et... de quelle nature serait votre expérience ? Secousses galvaniques ?... Incitation du ciliaire ?... Injection de sang artériel ?... Peu concluant tout cela !

— Il va sans dire qu'aussitôt après la triste cérémonie, vos restes s'en iront reposer en paix dans la terre et qu'aucun de nos scalpels ne vous touchera, reprit Velpeau.—Non !... Mais au tomber du couteau, je serai là, moi, debout en face de vous, contre la machine. Aussi vite que possible votre tête passera des mains de l'exécuteur entre les miennes. Et alors... l'expérience ne pouvant être sérieuse et concluante qu'en raison de sa simplicité même, je vous crierai très-distinctement à l'oreille; Monsieur Couty de la Pommerais, en souvenir de nos conventions pendant la vie, pouvez-vous, en ce moment, abaisser, trois fois de suite, la paupière de votre œil droit en maintenant l'autre œil tout grand ouvert ?... Si, à ce moment, quelles que soient les autres contractions du faciès, vous pouvez, par ce triple clin-d'œil, m'avertir que vous m'avez entendu et compris, et me le prouver en impressionnant ainsi par un acte de mémoire et de volonté permanentes, votre muscle palpébral, votre nerf zygomatique et votre conjonctive—en dominant toute l'horreur, toute la foule des autres impressions de votre être—ce fait suffira pour illuminer la science, révolutionner nos convictions. Et je saurai, n'en doutez pas, le notifier de manière à ce que, dans l'avenir, vous laissiez moins la mémoire d'un criminel que celle d'un héros.

A ces insolites paroles, M. de la Pommerais parut frappé d'un saisissement si profond que, les pupilles dilatées et fixées sur le chirurgien, il demeura pendant une minute silencieux et pétrifié.

Puis, sans mot dire, il se leva, fit quelques pas très-pensif et, bientôt, secouant tristement la tête :

— L'horrible violence du coup me jettera hors de moi-même. Réaliser ceci me paraît au-dessus de tout vouloir, de tout effort humain ! dit-il. D'ailleurs, on dit que les chances de viabilité ne sont pas les mêmes pour tous les guillotins. Cependant... revenez, monsieur, le matin de l'exécution. Je vous répondrai, si je me prête, ou non, à cette tentative à la fois effroyable, révoltante et illusoire. Si c'est non, je compte sur votre discrétion, n'est-ce pas, pour laisser ma tête saigner tranquillement ses dernières vitalités dans le seau d'étain qui la recevra.

— A bientôt donc M. de la Pommerais, dit Velpeau en se levant aussi :—

Réfléchissez.

Tous deux se saluèrent.

L'instant d'après, le docteur Velpeau quittait la cellule : le gardien rentrait, et le condamné s'étendait, résigné, sur son lit de camp pour dormir ou songer...

Quatre jours après, vers cinq heures et demi du matin, M. Beauquesne, l'abbé Crozes, M. Claude et M. Potier, greffier de la cour impériale, entrèrent dans la cellule.

Réveillé, M. de la Pommerais, à la nouvelle de l'heure pénale, se dressa sur son séant, fort pâle, et s'habilla vite.

... Puis, il causa dix minutes avec l'abbé Crozes, dont il avait déjà bien accueilli les visites. On sait que le saint prêtre était doué de cette onction d'inspiré qui rend vaillante la dernière heure.

Ensuite, voyant survenir le docteur Velpeau. J'ai travaillé, dit-il, voyez !

Et, pendant la lecture de l'arrêt, il tint close sa paupière droite en regardant le chirurgien fixement de son œil gauche tout grand ouvert.

Velpeau s'inclina profondément, puis se tournant vers M. Hendrick.

(A continuer)

LE TOUT MONTRÉAL

Nous avons reçu d'une collaboratrice inconnue un conte charmant, intitulé *Fleurs des bois* et signé NINA; nous le publierons dans notre prochain numéro. Méfiez-vous des fleurs, Nina, le coquelicot a trahi votre confiance et nous a donné quelques renseignements sur votre adorable personne.

Le tout Québec est tout à la politique. Il est en pleine révolution; ministres passés, ministres présents, ministres futurs; on n'ose plus marcher, de peur d'écraser un morceau de Gouvernement. Drôle de chose tout de même que la politique, et à laquelle il est difficile de comprendre quoique ce soit ! On a un ministère, on le renverse; c'est parfait et amusant, mais quand on veut le remplacer on ne trouve plus personne, même et surtout parmi ceux qui brûlent du désir de prendre la place. Est-ce que la politique serait autre chose que la mise en action du dicton : Ote-toi de là que je m'y mette ! Peut-être, mais cela serait bien étonnant. Enfin, attendons; on trouvera bien quelques âmes charitables qui voudront bien nous diriger; nous avons déjà un docteur, nous serons bien soignés; s'il prend avec lui quelques avocats, nous n'aurons plus rien à désirer. Pensez-y donc, les défenseurs intègres, honnêtes et désintéressés de la veuve et de l'orphelin ! Espérons : tout n'est pas perdu.

En attendant qu'on nous gouverne, on nous égorge gentiment dans l'île de Montréal; messieurs les assassins n'opèrent plus seulement en ville, ils travaillent à la campagne. La police

des environs serait-elle aussi accommodante que celle des villes ? c'est à croire. Le jour où l'on punira ces messieurs, comme ils le méritent, ils mettront une sourdine à leurs opérations. Mais assommer un homme coûte si peu ; quelques mois de prison, bien chauffé, bien logé, bien nourri, ce n'est vraiment pas la peine de se gêner. Franchement on comprend difficilement pourquoi on héberge et on entretient grassement les criminels, alors que les innocents malheureux souffrent du froid et de la faim. Le contraire serait plus logique et plus humain.

Une grande soirée, qui fera sensation cet hiver, se prépare dans le silence du cabinet ou plutôt du boudoir. Les invitations seront lancées sous peu. Nous en parlerons.

La charité a pris à Montréal une forme qu'on ne lui connaissait pas et qui, certes, est la meilleure que l'on puisse lui donner. M. Henri Mongenais, de la maison Dufresne et Mongenais, a fait, cette semaine, une distribution de vivres de toute nature, aux indigents de Montréal. Le pauvre honteux, celui qui meurt au coin de son foyer éteint plutôt que de tendre la main, est celui qu'il faut surtout secourir. Pour lui venir en aide il ne faut pas l'attendre mais aller le chercher ; s'il ne demande rien, par contre il n'a pas le stoïcisme de refuser ce qu'on lui offre. Le mendiant de profession est aussi méprisable que le pauvre honteux est respectable ; le secours qu'on donne au premier est un encouragement au vice ; celui qu'on donne au second est un encouragement au bien. Riches au cœur bienfaisant, faites vos aumônes vous-mêmes, et vous recueillerez toutes les bénédictions que votre bienfaisance mérite !

MODES DU JOUR

Après avoir causé de futilités et de choses mondaines, je vais aborder un sujet moins élégant, moins poétique peut-être, mais d'une utilité et d'une actualité beaucoup plus grandes. Par ce temps de froid excessif quelques conseils hygiéniques ne seront certainement pas hors de saison, et si je puis éviter quelques rhumes et quelques fluxions de poitrine j'en serai fort aise.

Les vêtements ordinairement portés en hiver sont presque toujours amplement suffisants pour protéger la partie supérieure du corps, mais d'une inefficacité déplorable pour tout ce qui concerne la partie inférieure. Si le quart des précautions prises pour garantir la poitrine étaient prises pour garantir les extrémités inférieures, le froid ne nous donnerait que des sensations agréables au lieu de nous causer des maladies dangereuses, quand elles ne sont pas mortelles. Quelles sont les parties du corps les plus souvent atteintes par le froid ? ce sont évidemment, et nous le savons toutes par expérience, les pieds et les jambes.

Les pieds et les jambes sont en contact immédiat avec les parquets, sur lesquels se meuvent les courants les plus froids des appartements, et nous le savons si bien que nous défendons à nos enfants d'y séjourner par les grands froids, leur recommandant autant que possible de rester sur leurs chaises ou sur le divan.

Plus la chambre est bien ventilée, plus la couche d'air dans laquelle les pieds se trouvent est froide, et plus la couche supérieure dans laquelle la partie supérieure du corps se meut est chaude ; de là les congestions nombreuses auxquelles nous sommes sujettes. Combien les femmes portent-elles d'épaisseur de tissu sur le haut du corps, alors que le reste de leur personne n'est protégé que par très peu de chose ! c'est là une erreur commune et qui explique facilement les indispositions et les maladies qui nous frappent à cette époque de l'année.

Pendant la saison froide et les temps humides les parties inférieures du corps doivent être couvertes d'au moins deux épaisseurs de tissu ; l'un, celui qui est immédiatement en contact avec l'épiderme, doit être en tricot de laine ; l'autre peut être en coton et servira à isoler la laine de l'air extérieur. Pourtant je recommanderai toujours de porter également ce second vêtement en laine. Les pieds doivent être garantis par des bas de laine épais et les semelles des souliers doivent être aussi larges que les pieds, de façon à ce que le sang puisse librement circuler. Si les pieds sont le moins serrés ou contractés, la circulation est interrompue et le froid, ce froid aux pieds si terrible, est la conséquence inévitable de cette contraction. Pour moi, le seul moyen d'éviter ce supplice est de se chauffer largement ; pour cela il faut mettre le pied nu sur une feuille de papier, en prendre le contour, et si le pied mesure, à la partie la plus large, trois pouces, par exemple, il faut que la semelle de la chaussure mesure trois pouces au même endroit.

Nombre de mes amies souffrent de maux de dents, de maux de tête, de névralgies ou autres maux, tous provenant des mêmes causes : le froid aux pieds et à la partie inférieure du corps. Celles qui préféreraient leur confortable et leur bien-être aux vains plaisirs de la coquetterie ont suivi mes conseils et ont hardiment arboré des modes rationnelles et en rapport avec la température ; quelques jours après, les chaussures larges et les gros bas avaient fait leur effet mieux que toutes les visites de médecin.

Le moment est bien choisi pour renouveler les utilités d'hiver de sa garde-robe ; nos bonnes maisons de détail vendent toutes ou presque toutes leurs marchandises d'hiver au rabais, et les économies que l'on peut réaliser sur ces achats sont assez sérieuses pour qu'on les prenne en considération. Je ne conseillerai pas, et au besoin je déconseillerai tout achat d'articles, d'hiver, de fantaisie. Ce sont des articles de modes qui sont toujours coûteux lorsqu'on les achète hors saison ; mais je recommanderai les achats de bas, de tricots, de flanelle et autres articles courants. Avec un peu de soin, ces articles se conserveront facilement pendant l'été et dispenseront de faire des achats importants à l'ouverture de la prochaine saison d'hiver, alors que les mêmes articles coûteront deux fois plus, peut-être, qu'on ne les paiera aujourd'hui.

Pour la sortie, les précautions sont encore plus grandes à prendre que pour la maison. Il faut que la femme qui sort en hiver soit couverte de façon à avoir la liberté de ses mouvements, sans en ressentir la moindre gêne ou la moindre souffrance. Pour moi, rien ne me fait autant de plaisir que de voir une femme alerte, vive, bien dans son vêtement et ne paraissant éprouver aucune impression désagréable de la température. Par contre, j'ai peu de sympathie et de pitié pour celles qui, ne comprenant pas que la vraie élégance est dans le maintien plus que dans le costume, s'affublent de choses incommodes, plus gênantes qu'utiles, et ressemblent dans la rue à des vrais martyrs. Pour la rue, le manteau chaud, à manches, boutonnant

confortablement sur la poitrine, est ce qu'il y a de mieux. La fourrure, aujourd'hui, se porte d'une façon effective, c'est-à-dire qu'elle n'est pas une simple garniture. Les beaux manteaux en sont tout garnis à l'intérieur ; pour les manteaux moins riches, le collet et les manches sont seuls garnis, mais ils le sont de façon à avoir une apparence réelle d'utilité.

Les rotondes sont passées de mode ; du reste, je n'en ai jamais compris la nécessité sous notre climat. La rotonde n'a sa raison d'être que jetée sur un costume, chaud déjà, mais trop léger pour la température du jour ; portée seule, sur la robe, elle gêne plutôt qu'elle ne sert. Quelque bien qu'une femme puisse s'envelopper dans une rotonde, elle ne peut jamais se protéger complètement contre le froid ; puis, ainsi enveloppée, toute chute lui est dangereuse, comme de nombreux exemples l'ont malheureusement prouvé. Donc, pour la ville, un bon manteau, bien coupé, assez étoffé et à manches, même si la mode est au dolman ou à toute autre forme. Comme coiffure, un casque, non pas posé sur le sommet du crâne, mais sur la tête, et au besoin un léger nuage ou une de ces fanfous zéphyr si élégantes et d'un prix relativement si minime. Pas de chapeaux ; une femme avec un chapeau, quelque riche qu'il soit, me paraît plus pauvre que la plus modeste des ouvrières avec un bon petit casque la protégeant contre le froid. Gants : de bons gants fourrés, mais pas de ces horribles gantelets velus, bons tout au plus pour les cochers en livrée. Ces gantelets ne sont excusables que par les froids très rigoureux et pour les promenades au loin, encore faut-il, dans ce cas, si on vise quelque peu à l'élégance, mettre au préalable une paire de gants fins en chevreau.

Tous ces vêtements d'hiver, quoique simples, peuvent être très riches, et la mode veut qu'ils soient faits d'étoffes de grande valeur. L'élégance, dans ce cas, git uniquement dans la valeur même des matériaux employés et dans la coupe qu'on leur donne. Après cela, quelques beaux rubans, quelques plaques éiselées, quelque bijou de prix ne peuvent que relever l'éclat de la toilette ; mais avant tout, je ne saurais trop le répéter, il faut que la femme soit, au dehors comme chez elle, parfaitement à l'aise et sans souci de la température si elle a la moindre prétention à l'élégance. Rien n'est plus ridicule, par exemple, que la tenue de cette dame, vue en équipage sur la rue St-Jacques, tenant ses mains sur ses oreilles pour les protéger. Un peu moins de fleurs et de plumes sur son chapeau et un peu plus de bon sens dessous lui aurait fait éviter une pareille erreur.

PÉPIA.

RENSEIGNEMENTS UTILES.

La précision avec laquelle les prescriptions sont exécutées par MM. Laviolette & Nelson, pharmaciens, à Montréal, ainsi que la qualité supérieure des produits qu'ils emploient, ont assuré à ces Messieurs la clientèle la plus choisie et la plus exigeante. Cette réputation qu'ils se sont faite, grâce à leur habileté pratique, leur a même valu la clientèle de nombreux marchands de campagne. Ceux-ci, pour les prescriptions qui ne sont pas d'une nécessité immédiate, attendent l'occasion d'un voyage en ville afin de faire préparer chez MM. Laviolette & Nelson les médicaments qui leur sont prescrits.

L'*Album Musical* publié mensuellement par MM. A. Filiatrault & Cie, est un charmant recueil, contenant les principales nouveautés musicales. Nos lectrices peuvent se rendre compte de sa valeur en demandant un numéro spécimen 25, rue St-Gabriel.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

V

LARMES DE SANG.

(Suite.)

—Oui, vous avez raison, Dieu est juste, répliqua Mateo d'une voix saccadée et en se roulant à terre dans d'affreuses convulsions, je ne pouvais avoir d'autre fin... Ecoutez, ici même... ici... je m'en souviens bien... il y a deux ans... un pauvre vieillard... a péri... de ma main... Dieu est juste... il a vengé la victime.

Gaspard eut un rugissement.

—Misérable ! hurla-t-il, ce vieillard était mon père.

Et levant son arme, il se précipita sur le moribond.

—Votre père ! murmura Mateo dont la voix s'éteignait. Ne me tuez pas... ne me tuez pas sans m'entendre... je n'ai plus que quelques instants à vivre... laissez-moi parler...

Gaspard retint le coup qu'il allait porter, et d'une voix sourde :

—Parle, dit-il.

Il y eut un long silence. La lune versait sa pâle lueur sur cette scène sanglante. Gaspard, les bras croisés sur sa poitrine, attendait. Ses lèvres contractées, ses yeux pleins de flammes accusait la rage qui dévorait son cœur. Mateo, qui baignait dans son sang et déjà râlait, attachait sur lui un regard suppliant.

—Gaspard, dit le blessé avec effort, je vais mourir... mais... laissez-moi implorer mon pardon... Ah ! le souvenir de mes crimes me fait horreur... allez... courez au village... réunissez tous ceux que vous pourrez... l'alcade, le curé, le tabellion... Je veux que tout le monde apprenne que je suis le bandit, l'infâme, le Senorito... que vous m'avez tué pour vous défendre... que la loi...

—Qu'importe ici la loi ? s'écria Gaspard exaspéré. Misérable ! Non seulement tu as assassiné mon père, mais...

Il n'osa exprimer la pensée qui l'obsédait.

—Parle, rugit-il, avoue qu'Angèle.....

—Jamais... murmura Mateo, ce secret... mourra... avec moi...

—Alors...

Gaspard avait levé pour la seconde fois la crosse de sa carabine sur la tête du bandit, tandis que du pied il lui écrasait la poitrine. Il allait l'assommer.

Tout à coup un cri d'épouvante retentit derrière lui. Il retourna la tête. Une femme accourait, les bras étendus, les cheveux en désordre, pâle, affolée.

—Grâce, cria-t-elle... Mateo ! mon frère...

Et elle tomba à genoux, la tête penchée sur le corps du moribond.

—Malédiction ! hurla Gaspard.

Puis, après un moment de suprême hésitation, d'une voix sombre, il ajouta :

—Ton frère ?

—Oui, mon frère, sanglota la pauvre femme... Qu'as-tu fait, Gaspard...

—Silence ! malheureuse interrompit-il avec égarement, si quelqu'un nous entendait...

Et prenant brutalement Angèle par le bras, il la souleva de terre en la repoussant.

Puis s'adressant à Mateo :

—Toi ! dit-il avec menace, s'il te reste au cœur un seul sentiment humain, jure de ne révéler à personne ce mystère.

—Je le jure ! râla le mourant.

A ce moment, les valets de ferme et les voisins se montraient au loin.

—Va-t'en, commanda Gaspard d'une voix terrible en désignant à sa femme la porte de l'habitation. Angèle obéit.

Mateo vécut encore quelques instants. Il n'avait pas perdu connaissance quand l'alcade arriva. Il avoua tout et expira en prononçant un nom que personne ne put entendre. Après les constatations légales, deux hommes creusèrent une fosse à l'endroit même où le bandit était mort. Ils l'y jetèrent et recouvrirent son cadavre de quelques pelletées de terre, comme ils eussent fait d'une charogne.

Angèle, arrêtée sur le seuil de la porte, avait assisté à ce spectacle sans proférer une parole.

VI

LE MARTYRE.

Cette même nuit, Angèle fut prise des douleurs de l'enfantement et donna naissance à un fils. Quelle joie plus pure, plus grande pour une mère que celle de presser pour la première fois sur son sein, de couvrir de baisers l'être innocent à qui elle va désormais consacrer toute sa vie ! Pour Angèle, cette félicité maternelle ne pouvait exister. Tout ce qu'elle ressentit en entendant le premier cri de son enfant, ce fut comme le froid d'un glaive qui la transperçait. Aucune parole ne fut échangée entre elle et Gaspard ; mais chaque fois que ses regards s'arrêtaient sur son mari, elle lisait sur ce visage, naguère si souriant pour elle, maintenant morne, sévère, impérieux, une accusation sous laquelle la conviction du mépris encouru lui faisait courber la tête.

Tous les souvenirs de son passé d'infortunes se pressaient alors en foule dans sa pensée. Elle repassait, l'une après l'autre, les stations douloureuses du long chemin de croix qu'elle avait suivi depuis son enfance et qui achevait de la conduire jusqu'au sommet du calvaire. Elle revoyait, dans toute leur affreuse réalité, chacune des scènes navrantes qui avaient marqué cette route d'affliction : la mort de son père, la misère entrant brutalement par la même porte où avait passé le cercueil de l'honnête homme malheureux, les privations subies avec sa mère, le pain durement gagné et toujours arrosé de larmes, l'ineffaçable souillure imprimée par Mateo au nom de sa famille, les crimes du bandit, dona Elena foudroyée, le père de son mari assassiné par ce frère à la fois odieux et aimé, dont elle-même avait causé la perte.

Chacune de ces visions passant devant elle, éclairant d'une lueur sinistre le cadre lugubre et sanglant où elle l'apercevait dans toute son horreur. Elle espéra calmer son imagination, hantée par ces funestes images, en partageant tout son temps entre l'éducation de son fils et le soin des malades, des pauvres et des infirmes. Elle fut prise d'un immense élan de charité. Elle devint, de la part des misérables du village, l'objet d'une véritable adoration. Quand ces pauvres gens la regardaient passer par les sentiers de la Chênaie, sa pâleur livide, sa tristesse de jour en jour croissante, sa démarche languissante et fatiguée, sa physionomie navrée les remplissaient de douleur. Ils la croyaient atteinte de consomption, et elle-même les confirmait dans cette opinion par le silence qu'elle gardait sur la cause de son mal. Dieu seul, puis Gaspard et le curé Juan lisaient dans son âme.

Diégo, le fils d'Angèle, grandit dans cette atmosphère étouffante entre sa mère qu'il ne voyait jamais sourire et son père qui n'avait jamais pour lui un regard de tendresse, une parole affectueuse, ni une caresse, ni un conseil, ni un encouragement au bien. Il atteignit ainsi sa douzième année sans avoir reçu de Gaspard d'autre accueil qu'un froncement de sourcils, une interpellation rude ou une réponse indifférente.

Peu à peu l'enfant n'éprouva pour son père qu'un éloignement inspiré par la peur et l'embarras de se trouver en face de lui. Angèle, qui marquait les progrès des sentiments sans avoir la force de les combattre, tâchait de faire diversion à l'existence monotone et contrainte de Diégo en l'entourant d'une vive et patiente sollicitude. Mais les larmes qu'elle avait coutume de répandre toutes les fois qu'elle se trouvait seule avec lui le rendaient encore plus morose. Quand il eut quatorze ans, elle se dit que l'étude le sauverait de l'ennui, et elle demanda à Gaspard l'autorisation de l'envoyer dans une des grandes maisons d'éducation de Salamanque.

—Vous ferez, madame, de votre fils ce que vous voudrez, répondit-il sèchement.

Ce ton bref et ce dédain rouvrirent les blessures de la pauvre femme. Elle pria l'abbé Juan d'accompagner Diégo à la ville et de l'y recommander à des personnes amies. Le curé et le jeune homme partirent. Angèle, en les voyant s'éloigner, sentit un vide affreux se creuser autour d'elle. Ses cheveux blanchirent en une nuit, ses traits se ridèrent, ses yeux s'enfoncèrent encore plus dans leurs orbites, sa taille se voûta : en quelques semaines elle vieillit de vingt ans. Une toux convulsive la prit pour ne plus la quitter.

Cinq ans s'écoulèrent ainsi. Diégo avait achevé ses études classiques et faisait son droit. Il passait ses vacances à la Chênaie, mais la gêne qu'il éprouvait en présence de son père le poussait d'année en année à abrégier son séjour auprès de sa mère.

Il venait d'entrer dans sa dix-neuvième année. Il avait écrit à Angèle qu'il avait passé ses examens et qu'il irait l'embrasser dans quelques jours. La veille même de son arrivée, Gaspard reçut une lettre de Salamanque qui lui réclamait le paiement d'une dette de jeunesse contractée par son fils.

Quand Diégo franchit le seuil de la maison paternelle, au lieu des félicitations méritées par son succès, il ne rencontra que le regard courroucé de son père qui tenait à la main la lettre accusatrice.

Angèle était affaissée dans un fauteuil.

—Ah ! vous voilà, monsieur, dit Gaspard d'un ton incisif en le toisant avec mépris. Le senorito ne peut se contenter de l'argent que sa mère lui envoie à mon insu, il faut encore qu'il fasse des dettes.

—Des dettes ? interrogea Angèle avec surprise.

—Des dettes ? répéta Diégo en élevant la voix et en faisant un mouvement d'indignation.

—Oui, monsieur, des dettes, reprit Gaspard avec éclat ; des dettes de jeu, de tripot. On me réclame deux cents réaux. Je vous avertis que je n'aurai pas la faiblesse d'entretenir, de payer vos vices.

—Mon père !

—Gaspard ! supplia Angèle.

—Quant à vous, madame, puisque vous savez si peu faire usage des fonds que je mets à votre disposition, désormais je vous dispenserai des soucis que vous donne ce débauché.

(A continuer.)